

José de Faria Costa
Faculté de Droit, Université de Coimbra



Robalo Cordeiro, Cristina. 2016. *Fuga marroquina*. Coimbra : MinervaCoimbra.

Robalo Cordeiro, Cristina. 2017. *Fugue Marocaine*. Coimbra : PMP.

Si *Fugue marocaine* m'a procuré le plaisir d'une lecture fluide, légère et agréable, qu'on ne s'y trompe pas : agréable ne veut pas dire simplicité, insignifiance, absence de trame ou d'intrigue. Non, nous ne ferions qu'effleurer la surface des choses. En réalité, nous sommes devant une manière de raconter, un mode d'écriture, qui oscille entre la peinture, représentée par la toile du portrait de famille qu'Irène contemple en entrant pour la première fois dans la galerie de Lahrichi, et la musique, figurée dans la personne du narrateur, qui des années durant médite son œuvre sur son vieux piano refermé. Un métronome, dans son balancement, finit par faire rendre à l'expression « fugue marocaine » toute son ambivalence, désignant non seulement le processus complet de dépouillement et de totale libération par lequel passent les trois sœurs enfuies de la *Maison de la Lumière*, mais encore le genre musical d'une composition où s'entrelacent, dans un va-et-vient contrapuntiste, les voix de ces singulières femmes de *Dar Nour*.

Le livre déroule une écriture à la fois désinvolte et raffinée, mais qui ne tombe jamais dans la tentation du style alambiqué. La phrase, courte et incisive, se construit souvent sur un jeu d'inversion qui confère au texte une cadence propre. La richesse de la description des décors et des objets est volontiers débordante. En dépit des particularités du contexte géographique et culturel où l'histoire se développe, la disposition des lignes et la combinaison des tonalités évoquent, étrangement, quelque chose de très familier.

Les mêmes remarques conviennent à la caractérisation des personnages principaux, ces étonnantes femmes de *Dar Nour*, la *Maison de la Lumière*. Omeyma, la vieille nounou. Leila, la Nuit. Amina, celle qui est digne de confiance. Malak, l'Ange. Sarah, la Fille du Roi. C'est sans doute pour cette raison que la lecture de cet âpre récit de souffrance, de honte, de captivité et, finalement, de libération suscite chez le lecteur une espèce d'identification affective en tout semblable à celle qui paraît avoir illuminé Irène dans son inlassable recherche des trois sœurs

exilées. Nous sommes à notre tour habités par l'insolite sentiment de responsabilité et d'empathie de celle qui « est entrée dans la peau de ces femmes, a pris le vêtement et la douleur de chacune, a vécu avec elles l'oppression et l'interdit » (p. 193).

Cristina Robalo Cordeiro déploie une saga où la chaleur torride des sables du Maroc ne trouve à se rafraîchir que dans le vent de la dévastation qui emporte la joie sereine de *Dar Nour*, y laissant la désolation et le vide. Tableau d'une tragédie familiale où l'égoïsme et la lâcheté de Saïd, le Beau, le conduisent à utiliser, à son profit et sans le moindre scrupule, l'amour de Sarah, lui imposant la terrible et presque indélébile marque d'infamie de la fiancée impure, fausse trahison machinée pour dissimuler un acte d'insurrection clandestine contre le pouvoir en place et qui aboutit à l'inique condamnation du père. Une logique quasi tribale de châtement et d'aveugle rétribution vient alors désoler le petit clan. La peur et la douleur éprouvées par les sœurs les amènent, par une loi causale inconnue faisant fi des prétentions modernes d'autonomie individuelle, à prendre la fuite, dans un radical éloignement territorial et le plus complet dépouillement de soi.

Fugue marocaine peut aussi être lu comme un essai sur le cynisme, la soumission, l'opprobre et l'exil. Sur le temps, la mémoire, l'amertume, la nostalgie et l'oubli. Sur l'abandon, le retour, les retrouvailles et la réconciliation. Et plus encore, sur la recherche de la libération, soif tempérée, du reste, par une certaine dose de fatalisme : « la réalité est faite de ce à quoi nous ne pouvons jamais échapper, puisque tout ce qui advient est nécessaire, et ce qui survient en nous sera toujours à la fois inévitable et déconcertant ». De telle manière que « le destin de chacun habite en chacun, et nous ne trouverons le repos qu'en l'accomplissant » (p. 161). Ainsi le roman nous donne de surcroît le plaisir de penser, non pas stérilement à nous-même, mais à ce qui dans l'existence peut soudain nous livrer aux violences les plus inattendues et nous délivrer de nous-même.

Je me plongerai pour terminer dans la pure jouissance de la lecture. Plaisir sensuel de la couleur ocre répandue à travers les pages de *Fugue marocaine*. Cette couleur étrange et forte, associée à une dimension tellurique (« la terre ocre »), envahit peu à peu le regard du lecteur à tel point que tout le livre nous en paraît inondé. Par instants l'encre noire des lettres nous apparaît ocre : encre ocre... Et le papier lui-même sent l'ocre. La mémoire et le futur, précis ou diffus, surgissent en nous, sublimes dans leur ocre plus vif ou plus pâle. Cristina Robalo Cordeiro, Irène ou son ami le pianiste, ont été séduits par ce côté indéfinissable de l'ocre. Et moi simple amateur de lecture je l'ai été également. Sans réserves, à corps perdu. Séduction qui est aussi angoisse, car je ne sais si j'ai pu pénétrer dans l'âme de ce gynécée fait de mosaïques ou d'azulejos, tous ocres. Telle est la force de ce

roman de femme où les personnages forts et nobles sont des femmes, peintes dans l'élégante *sfumatura* de l'ocre.

Une chose est certaine, fasciné par la tache ocre qui recouvre tout, je me suis laissé emporter par le vent et la tempête de mots qui parcourent *Fugue marocaine*. Fugue qui constitue, comme d'ailleurs le texte l'affirme, un unique mouvement d'aller et de retour. Nous fuyons pour revenir toujours. Ce qui m'autorise - s'il existe une quelconque autorité dans les choses de l'esprit et de l'art -, à conclure dans une cohérence totale en citant le grand Novalis :

*Wo gehn wir denn hin?
Immer nach Hause*¹

Note

1. « Où allons-nous donc ? / Toujours à la maison. »